

Un livre de découverte AB

ROSALIE BENT



La chambre
d'Anne vide

La chambre d'Anne vide

La chambre d'Anne vide

par
Rosalie Bent

Première publication : 2026

Copyright © AB Discovery

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

La chambre d'Anne vide

Titre : La chambre d'enfant vide d'Anne

Auteure : Rosalie Bent

Rédacteur en chef : Michael Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

CONTENU

Chapitre 1 : Le banc	5
Chapitre deux : Le jeune homme	10
Chapitre trois : Bonjour.....	17
Chapitre quatre : Quelques mots de plus	23
Chapitre cinq : Le thé	31
Chapitre six : Ce qu'il porte.....	41
Chapitre sept : L'autre pièce	50
Chapitre huit : La porte	58
Chapitre neuf : La question.....	67
Chapitre dix : Emménager.....	77
Chapitre onze : Douze mois	87
Chapitre douze : Le parc à nouveau.....	99

Chapitre 1 : Le banc

Le parc était à son apogée tôt le matin, avant l'arrivée des joggeurs, écouteurs aux oreilles et airs concentrés, avant que les promeneurs de chiens n'arrivent en groupes bavards. Anne le préférait lorsqu'il était presque désert, avec seulement la lumière rasante qui filtrait sur le lac, les canards qui se déplaçaient tranquillement le long des berges et les saules qui trempaient leurs branches dans les eaux peu profondes comme pour en tester la température.

Elle venait tous les matins à sept heures et demie. C'était une habitude depuis onze ans, depuis l'année où elle avait eu trente-neuf ans et compris, avec une lucidité qui s'était installée en elle non pas comme un coup de massue, mais comme une marée lente et patiente, que certaines choses ne se réaliseraient pas pour elle. Un mari. Une famille au sens traditionnel du terme. Elle avait fait la paix avec cela, ou plutôt, elle avait fait quelque chose de plus sincère que la paix : une reconnaissance. Elle avait regardé sa vie en face et avait dit : « *Oui, c'est ainsi.* » Puis elle était allée au parc, s'était assise sur un banc et avait regardé les canards, et elle était revenue le lendemain matin pour recommencer.

Le banc lui appartenait par habitude, sinon de droit. Le troisième, le long du chemin est, légèrement en retrait du bord de l'eau, offrait une vue dégagée sur la partie la plus large du lac, là où la lumière se concentrait le matin. Elle s'y était assise par tous les temps. Elle connaissait le son précis qu'il produisait lorsqu'elle s'y installait en hiver, lorsque le bois se contractait sous l'effet du froid, et la chaleur du repose-bras en fer sous sa main en juillet, si elle arrivait un peu plus tard que d'habitude.

Elle s'assit alors, posa son petit thermos sur le banc à côté d'elle et croisa les mains sur ses genoux.

Daniel aurait eu quarante-six ans cette année.

La chambre d'Anne vide

L'idée lui vint comme toujours, discrètement, sans prévenir, à la manière des choses familières. Ce n'était plus une blessure. Plutôt une cicatrice qu'elle effleurait parfois pour se rappeler sa présence, sa réalité, qu'il *avait* été réel.

Il avait été son petit frère. Son vrai bébé, comme seuls dix ans d'écart entre deux enfants pouvaient le permettre. À la naissance de Daniel, Anne était assez grande pour comprendre ce que signifiait aimer un être si petit, si vulnérable et si dépendant, et assez jeune pour le ressentir de tout son corps. C'était une tendresse farouche et simple, pour laquelle elle n'avait jamais vraiment trouvé les mots, même maintenant. Elle l'avait tenu dans ses bras à l'hôpital. Elle se souvenait de son poids, de son incroyable chaleur, de son visage d'abord crispé et furieux, puis, lorsqu'elle avait commencé à lui parler à voix basse, de son expression qui s'était lentement, peu à peu, détendue.

Il avait toujours été de santé fragile. Pas de façon dramatique, pas au point de passer des heures dans les couloirs des hôpitaux ou d'appeler en urgence, du moins pas pendant ses premières années, mais d'une santé chronique, d'une fragilité constitutionnelle. Il attrapait tout. Il avait des fièvres qui duraient des jours. Il avait un problème rénal que les médecins avaient surveillé avec une attention prudente et une certaine distance pendant la majeure partie de son enfance. Résultat : il avait porté des couches bien après l'âge où les autres enfants n'en portaient plus. Des couches épaisses en tissu, agrafées sur les côtés, qui formaient un volume indéfinissable sous son pantalon. Anne n'y avait pas prêté attention. Elle n'y avait même pas prêté attention. C'était tout simplement Daniel, cela faisait partie de lui, comme ses fins cheveux blonds et son rire si particulier.

Il lui était arrivé de l'aider à le changer. Sa mère le lui avait montré sans que cela paraisse étrange, car ce n'était pas étrange : Daniel en avait besoin, et Anne était là, prête à le faire. Elle se

La chambre d'Anne vide

souvenait du rituel avec une précision qui la surprenait encore . Elle se rappelait le plastique frais du matelas à langer, les épingles à nourrice soigneusement rangées, le talc, la couche propre pliée et le regard de Daniel, empreint d'une confiance absolue, pendant qu'elle s'occupait de lui. Il n'en avait jamais été gêné. À sa connaissance, il n'en avait jamais été mécontent. C'était tout simplement sa façon d'être.

Il me laisserait faire, pensa-t-elle en observant un canard colvert traverser l'eau avec dignité. *Il me faisait une confiance absolue.*

Il était mort à vingt ans d'une infection que son corps n'avait pu combattre. Ce fut rapide, finalement, et elle supposa qu'elle en était reconnaissante, même si la gratitude lui avait pris des années à naître. Elle avait alors trente ans, venait d'obtenir son diplôme de bibliothécaire et vivait dans un appartement à vingt minutes de chez ses parents. Pendant trois jours, elle était restée assise à son chevet, lui tenant la main et lui parlant du parc, des canards, de tout et de rien, puis il était parti.

Le chagrin avait été immense, et il lui avait fallu beaucoup de temps pour le surmonter. Mais sous cette douleur, au fil des années, elle avait découvert autre chose... un désir. Un désir précis, bien défini, qu'elle ne pouvait expliquer pleinement, même à elle-même. Elle avait voulu un bébé. Elle le savait. Mais en creusant un peu plus, en restant silencieuse face à ce désir et en essayant d'en comprendre la nature exacte, elle s'était aperçue que ce qu'elle voulait n'était pas tout à fait ce que les autres femmes semblaient désirer. Non pas un nouveau-né sans défense qu'elle accompagnerait pendant des années vers l'autonomie, puis qu'elle verrait quitter. Ce qu'elle voulait était quelque chose qui résistait à toute description simple, un bébé qui soit aussi, d'une certaine manière, présent, conscient, une personne à part entière. Son esprit

La chambre d'Anne vide

s'évadait avant même d'avoir pu le formuler pleinement, comme si son imagination hésitait quant à sa destination.

Elle le comprenait mieux maintenant qu'alors. Elle était plus âgée et avait suffisamment vécu avec ce désir pour en connaître les contours. Mais elle n'aurait toujours pas pu l'expliquer à qui que ce soit, et elle avait depuis longtemps renoncé à essayer, même dans l'intimité de ses pensées.

Un petit garçon, pensa-t-elle simplement, lorsqu'elle se permit de le penser. *Mon petit garçon*.

Après le départ de Daniel, elle avait aménagé la chambre du bébé. Pas immédiatement. Il lui avait fallu des années pour acheter la maison, et encore plusieurs années avant de se décider à suivre son instinct. Mais une fois lancée, elle avait procédé avec méthode et sans précipitation, comme toujours pour tout ce qui lui tenait à cœur. Elle avait mis à disposition la plus grande chambre d'amis. Elle avait mesuré, peint, commandé et assemblé, prenant chaque décision avec soin, vivant avec chaque élément avant de s'y engager. Le grand berceau était arrivé en troisième position, après la table à langer et l'armoire. Elle avait passé trois semaines à choisir le berceau. La pièce était maintenant d'un jaune pâle, chaude le matin, avec une frise de détails peints à la main qu'elle avait réalisée elle-même au cours d'un hiver paisible. Tout y était à la taille d'un adulte. Tout y était parfait.

Elle n'avait jamais parlé de cette chambre d'enfant à personne. Ses amis, peu nombreux mais triés sur le volet, ne l'avaient jamais vue. La porte restait close. Elle n'avait pas caché son existence, mais n'avait donné aucune explication, et ceux qui la connaissaient bien savaient qu'il ne fallait pas insister.

La chambre d'enfant était prête depuis longtemps. Elle le savait avec une certitude tranquille et sereine. Elle attendait. Elle avait toujours cru, d'une manière qu'elle n'aurait pu expliquer à personne, que la personne qu'elle attendait viendrait.

La chambre d'Anne vide

Elle ne savait tout simplement pas quand ni comment.

Un jeune couple apparut au loin, la femme poussant une poussette et l'homme marchant à ses côtés, les mains dans les poches. Ils discutaient sans se regarder, dans une semi-attention décontractée, propre à des personnes parfaitement à l'aise ensemble. Anne les regarda s'approcher. Dans la poussette, un petit garçon, assis contre ses coussins, tenait un jouet dans sa main et contemplait le monde avec cette expression souveraine et sérieuse propre aux très jeunes enfants. Il avait peut-être huit mois. Il portait une veste bleu clair et ses cheveux étaient fins et blonds.

Anne le regarda jusqu'à ce qu'ils disparaissent de sa vue au détour du chemin.

Elle versa du thé de son thermos dans la petite tasse, la tint à deux mains et laissa la chaleur se diffuser.

Demain, pensa-t-elle, comme elle l'avait toujours pensé.
Reviens demain.

Elle but son thé en regardant les canards sur l'eau, la lumière du matin s'intensifia sur le lac, le parc se remplit lentement et silencieusement autour d'elle, et elle resta assise immobile, comme elle avait appris à le faire, et elle attendit.

Chapitre deux : Le jeune homme

Elle l'a vu un jeudi.

Elle savait que c'était un jeudi car elle était arrivée un peu plus tard que d'habitude. Elle travaillait au centre communautaire le jeudi matin et s'était arrêtée à la boulangerie en chemin. Il était donc presque neuf heures lorsqu'elle atteignit le banc, et le parc était plus fréquenté qu'elle ne l'aurait souhaité, les allées déjà noires de monde. Cela l'avait légèrement contrariée, comme cela arrivait souvent lorsqu'on bouleverse sa routine, et elle s'était assise avec son sac en papier et son thermos, s'efforçant de se laisser apaiser par le lac. Elle contemplait l'eau depuis une dizaine de minutes lorsqu'elle le remarqua.

Il se trouvait sur le chemin du fond, celui qui contournait la rive nord du lac avant de rejoindre le chemin de l'est, près du vieux chêne et de la fontaine. Il marchait lentement. Ce fut la première chose qu'elle remarqua, non pas qui il était ni à quoi il ressemblait, mais sa démarche, totalement dépourvue de but. Elle reconnaissait cette marche sans but au premier coup d'œil. Elle en avait fait l'expérience elle-même, dans sa trentaine, après Daniel, ces jours où l'appartement lui paraissait trop petit et le monde extérieur trop vaste, où il n'y avait aucune raison particulière d'aller nulle part, mais une tout aussi bonne raison de ne pas rester. Elle y voyait une forme de solitude particulière, celle qu'il fallait emporter quelque part, même s'il n'y avait nulle part où l'emporter.

Il était frêle. Jeune. De cette distance, elle estima son âge à une vingtaine d'années, peut-être un peu moins, même si elle n'avait jamais été très douée pour estimer l'âge des jeunes hommes. Il portait un pantalon foncé et un sweat-shirt gris à capuche, une taille trop grande, la capuche baissée, les mains dans les poches. Sa tête était légèrement baissée, pas suffisamment pour suggérer qu'il

La chambre d'Anne vide

regardait ses pieds, plutôt comme s'il portait quelque chose de lourd qui se trouvait par hasard sur sa poitrine.

Anne l'observait comme elle observait tout dans le parc, avec cette attention patiente et sans exigence qu'elle avait cultivée au fil des ans. Elle ne le fixait pas du regard. Elle était simplement présente, et il se trouvait justement dans son champ de vision.

Il changea légèrement de direction, ajustant son allure pour contourner une flaque d'eau laissée par la pluie de la nuit précédente, et ce mouvement modifia la chute de son pantalon, et Anne s'immobilisa complètement.

Elle savait ce qu'elle voyait. Elle l'avait toujours su, de cette façon qu'on a de reconnaître certaines choses non pas en les apprenant, mais en les ayant vécues si longtemps que la reconnaissance devient automatique. La façon particulière dont le tissu se tendait et se fronçait, le volume supplémentaire indéniable sous la ceinture, la légère raideur des mouvements qui en découlait, le mouvement nonchalant et fluide d'une démarche modelée autour d'un vêtement porté près du corps.

Il portait des couches.

D'après leur aspect, il s'agissait de couches en tissu, ou peut-être de couches jetables plus épaisses, du genre qui avaient une silhouette similaire. Le pantalon n'était pas particulièrement serré, mais cela ne se voyait pas non plus, du moins pas pour quelqu'un qui savait regarder. Elle doutait que quiconque sur le chemin ait remarqué quoi que ce soit.

Elle réalisa que ses mains étaient plaquées contre ses cuisses. Elle se força à respirer.

Il continuait de marcher. Il ne l'avait pas remarquée, n'avait pas jeté un coup d'œil dans sa direction, avançant simplement sur le sentier au loin avec ce même rythme nonchalant et sans hâte, et elle le regarda sans bouger jusqu'à ce qu'il atteigne le virage du chemin, passe derrière le bosquet de saules et disparaisse.

La chambre d'Anne vide

Anne resta assise un long moment, fixant l'endroit où il se tenait auparavant.

Ce qui l'avait envahie n'était pas simple. Elle comprit, au plus profond d'elle-même, que ce qu'elle avait ressenti – le souffle coupé, la pression derrière le sternum, et l'immobilité soudaine et absolue – n'était pas simplement la reconnaissance qu'elle avait espérée pendant vingt ans d'attente secrète. C'était quelque chose de plus ancien et de plus précis. Quelque chose qui l'avait traversée, par-delà la chambre d'enfant aux murs jaune pâle et au berceau patient, par-delà les longues années de désir, par-delà le désir lui-même, jusqu'à un lieu bien plus lointain.

Daniel.

Non, pas rationnellement. Elle n'était pas une femme rêveuse, et elle savait pertinemment que le jeune homme qui se promenait dans le parc n'était pas son frère défunt. Mais l'esprit n'est pas toujours rationnel, et le chagrin ne l'est jamais, et ce qu'elle avait ressenti en observant cette silhouette frêle emprunter tranquillement le chemin du nord portait en elle le poids de Daniel, aussi sûrement que si elle avait entendu son nom prononcé à voix haute.

C'était la marche, pensa-t-elle. En partie à cause de cette démarche assurée dont elle se souvenait, la façon dont Daniel se déplaçait lorsqu'il était confortablement installé dans son fauteuil rembourré, sans la moindre gêne, simplement au gré des mouvements de son corps, occupant l'espace nécessaire. Elle avait adoré cela chez lui, le fait qu'il n'ait jamais eu honte, du moins à la maison, de ses besoins. Il était simplement lui-même, sans s'excuser, persuadé que les gens autour de lui l'aimeraient tel qu'il était. Et ils l'avaient aimé. Elle aussi.

Et c'était en partie une question d'âge. Elle en était consciente. Elle n'était pas naïve quant à ses propres pensées. Elle avait passé suffisamment de temps assise sur ce banc à méditer sur ses

La chambre d'Anne vide

sentiments pour les connaître avec une certaine précision. Il avait vingt ans environ, l'âge auquel Daniel était mort, l'âge qu'il avait toujours eu dans son esprit, un âge qui restait immuable tandis qu'elle vieillissait autour de lui année après année, si bien qu'à présent, elle avait trente ans de plus que le frère qu'elle voyait encore comme un jeune homme de vingt ans, et cet écart avait quelque chose de presque abstrait. La douleur s'était atténuée, remplacée par une sorte de tendresse permanente, patinée par le temps.

Ce jeune homme avait vingt ans. Il marchait d'une certaine manière. Il était seul, à cet endroit précis.

Elle n'allait pas y accorder d'importance. Elle avait cinquante ans, était une femme sensée et avait connu suffisamment de déceptions dans sa vie pour savoir qu'il ne fallait pas la construire sur la simple vision d'un inconnu traversant un parc.

Mais elle est revenue le lendemain matin.

Bien sûr, elle est revenue le lendemain matin.

À sept heures quinze, elle était assise sur le banc, son thermos à la main. Le parc était presque désert, la lumière hésitant encore sur son cours. Elle contemplait le lac et se répétait qu'elle faisait simplement sa promenade matinale, comme tous les matins depuis onze ans, et que quoi qu'il arrive, cela n'avait aucune importance.

Il était là à huit heures et demie.

Il emprunta le même chemin, les mêmes mains dans la poche avant de son sweat-shirt, d'une couleur différente aujourd'hui, bleu marine foncé. Il avait toujours la tête baissée et cette même impression de ne pas aller nulle part en particulier. Elle l'observa de loin, faisant lentement le tour du sentier nord, sans se permettre de le regarder directement jusqu'à ce qu'il soit plus près. Puis, lorsqu'il fut plus près, elle se permit de le regarder.

Il était ... elle chercha le mot juste et le trouva... d'apparence *douce* . C'est ce qu'elle vit en s'approchant. Un visage doux, pas

La chambre d'Anne vide

encore tout à fait celui d'un homme, conservant une dernière trace de tendresse adolescente autour de la mâchoire et des yeux baissés. Ses cheveux châtain clair, un peu trop longs, bouclaient à la nuque. Il était maigre, d'une maigreur qui l'inquiétait légèrement ; pas malade, pas alarmante, mais la maigreur de quelqu'un qui ne mange pas régulièrement ou suffisamment bien, celle qu'elle reconnaissait pour l'avoir connue pendant des années avec les étudiants de la bibliothèque qui arrivaient avant midi et ne partaient que rarement pour déjeuner.

Les couches étaient plus visibles aujourd'hui. Il portait un pantalon plus clair, et il avait peut-être enfilé ces vêtements sans y penser, ou sans s'en soucier, et la silhouette était claire et sans équivoque, du moins pour elle. Il avait la même démarche. Cette même absence de gêne qu'elle interprétait non pas comme de l'audace, mais simplement comme une sorte d'épuisement, celui d'un jeune homme qui n'avait plus l'énergie de soigner son apparence et qui avait laissé tomber certaines choses.

Elle sentit alors Daniel en lui avec une force presque insoutenable, car il ne s'agissait pas seulement des couches, ni des soins dont il avait eu besoin. C'était cela. Précisément cette qualité. La douceur. Ce regard légèrement décalé que Daniel arborait, comme si le monde avait été conçu pour une personne un peu différente et qu'il faisait de son mieux pour s'y adapter avec grâce. Elle avait toujours voulu le protéger des aspects les plus difficiles de la vie, s'étant toujours tenue, lorsqu'ils étaient ensemble, légèrement en retrait, se plaçant entre lui et toute difficulté potentielle.

Elle regarda ce jeune homme qui avançait lentement sur le sentier au loin et ressentit la même inclinaison dans son corps, cette même position instinctive, la façon dont on se tourne vers quelque chose qu'on a l'intention de protéger.

« Non », se dit-elle. « Tu ne le connais pas. Tu ne sais rien de lui. »

La chambre d'Anne vide

Tout cela était vrai.

Elle se versa son thé, le tint dans sa main et le regarda terminer son lent tour et disparaître de sa vue. Elle resta assise avec ce qu'elle ressentait et essaya de l'examiner clairement, comme elle examinait toujours les choses qui lui étaient chères, en les tournant à la lumière, en les regardant sous tous les angles, sans prétendre que c'était autre chose que ce que c'était.

Elle avait cinquante ans. Elle avait aménagé une chambre d'enfant, entièrement équipée, qui était restée vide pendant dix ans. Elle avait perdu un frère à trente ans, à l'âge de vingt ans, et ce jeune homme avait vingt ans. Elle l'observait depuis deux matins et, chaque fois, elle ressentait quelque chose d'ancien, de profond et de précis la traverser : non seulement le désir qui l'avait accompagnée toute sa vie d'adulte, mais Daniel lui-même, d'une certaine manière. Pas son fantôme. Pas le chagrin. Juste sa nature, sa douceur, son besoin, la façon dont elle l'avait aimé, non pas malgré ses exigences, mais en grande partie *grâce* à elles.

Elle repensa à la chambre d'enfant, comme elle le faisait souvent à cet endroit. Au berceau. Aux murs jaune pâle. Aux couches pliées et empilées.

Elle pensa : *« Je ne connais pas son nom. Je ne connais pas sa situation. Je ne sais rien de lui, si ce n'est ce que j'ai aperçu à cinquante mètres de distance, deux matins de suite. »*

Puis elle a pris sa décision. *Je reviendrai demain.*

Elle a revissé le couvercle sur son thermos.

Sur le lac, les canards vaquaient à leurs occupations habituelles, le murmure de leurs conversations portant sur l'eau, paisible et sans hâte.

Anne resta assise jusqu'à ce que le parc soit plein autour d'elle, puis elle rentra chez elle à pied, d'un pas régulier et sans hâte, et elle ne se permit plus d'y penser de toute la journée.

Surtout.